

Talleyrand et sa maîtresse noire: les mœurs des Français à Philadelphie

Aucune culture d'élite n'a plus souffert de la dislocation dans les années 1790 que les Français. Aux phases de rupture dues à la Révolution elle-même peut être ajoutée la révolte des esclaves dans la plus riche colonie américaine de la France, Saint-Domingue, Haïti d'aujourd'hui. L'alliance franco-américaine au cours de la guerre d'indépendance américaine a fait des États-Unis un refuge évident pour les Français émigrés. Parmi eux, aucun n'est plus intéressant que Talleyrand, qui a reconnu avoir été bien ennuyé par l'Amérique et les Américains. Il espérait au moins rencontrer le héros du moment, George Washington, mais celui-ci refusa de le voir peut-être en raison de la réputation de Talleyrand sur le plan moral. Le ministre américain en France, Gouverneur Morris, avait écrit à son sujet, dans une lettre officielle... « L'évêque [Talleyrand] est particulièrement blâmé de ce point de vue. Pas tellement pour raison d'adultère, assez commun parmi les membres du haut clergé, mais pour la variété et le caractère public de ses amours, pour sa passion du jeu, et, surtout, son goût pour l'agiotage ... »

JF Bernard écrit dans sa biographie de Talleyrand que le Français, avait fait, par provocation, "une démonstration publique de son indifférence à l'opinion qui avait outragé Philadelphie Cette démonstration - ou plutôt, cette série de manifestations - consistait en une liaison, qui semble avoir duré plus d'un an, avec une jeune femme d'ascendance noire. Talleyrand avait, non seulement visité la dame chez elle, mais l'avait parfois reçue dans son petit appartement de North Third Street* et avait pris un plaisir particulier à se promener avec elle dans les rues animées. " Moreau de Saint-Méry, qui a tenu la librairie française dans la ville, a rappelé que Talleyrand faisait tout ce qu'il voulait et était extrêmement méprisant de tout et de tous.

Bien que dans mon travail sur les épidémies de fièvre jaune, j'aie lu de nombreuses lettres et des journaux intimes de cette époque, je n'ai vu citer Talleyrand qu'une fois. Dans une introduction de 1843 à son journal, Thomas P. Cope a rappelé sa relation avec Talleyrand au milieu des années 1790. Il ne mentionne pas de maîtresse noire ou créole, mais se rappelle la fille d'une pauvre femme qui était une voisine de Talleyrand et qui a donné naissance à son enfant. Cope a été impressionné de voir que malgré son ascension jusqu'à devenir l'un des hommes les plus influents d'Europe, Talleyrand a continué à subvenir pour la mère et son enfant. Cope, qui, selon le cliché, était un bon Quaker, évoque affectueusement les dames créoles en provenance d'Haïti:

« Il est arrivé avec ces exilés de Haïti quelques-unes des plus jolies filles que j'aie jamais vues. Elles étaient très légèrement teintées de sang africain, leurs peaux étaient lisses, leurs joues rouges, leurs yeux doux et pétillants, leurs dents sans défaut et blanches comme l'ivoire. Leurs visages toujours souriants montraient une bonne nature. Leurs cheveux étaient longs et noir brillant, leurs formes exceptionnellement gracieuses, n'étaient pas inférieures aux plus élégantes beautés grecques et très captivantes Elles ne se mêlaient pas aux autres habitants de l'île, mais étaient une classe par eux-mêmes et sortaient habituellement en groupes. Leurs moyens de subsistance n'étaient connus que d'elles-mêmes. On dit que certaines d'entre elles étaient riches et ont apporté avec elles des sommes d'argent considérables.

Lorsque les affaires se sont installées dans leur île, elles ont soudainement disparu comme de splendides oiseaux de passage et nous les avons plus revues.

par Bob Arnebeck

*l'adresse diffère de celle indiquée par E de Waresquiel (Ed 2003 p183) Ndt